Andreas Scholl, portrait (2013)

Télé, ARTE. Andreas Scholl, contre ténor, le 19 janvier 2014, 0h10 … Le quadra hautre-contre allemand Andreas Scholl (né en 1967) a marqué l'interprétation du répertoire baroque (Purcell, Bach, Haendel…) dans les années 1985-2010 grâce à une voix d'une remarquable onctuosité flexible qui l'a distingué d'entre ses pairs.
Incarnant alors l'idéal vénéré des Farinelli ou Senesino et Cafarelli, le timbre aigu du chanteur n'a cessé de fasciner et de troubler. Quoi de plus déconcertant qu'un homme chantant avec des aigus féminins, jouant sur scène de plusieurs identités … ?

portrait du contre ténor Andreas Scholl

l'aventure des castrats
Une voix pour César
Arte, Dimanche 19 janvier 2014, 0h10



Riche d'une expérience de vingt ans comme chanteur professionnel, **Andreas Scholl** se livre ici : il explique comment il a conservé sa voix d'enfant malgré la mue… Mais une technique solide ne suffit pas pour interpréter : l'art du chanteur doit aussi maîtriser les qualités d'un acteur. Comme professeur à l'école de musique de Mayence, le haute contre qui prend sa retraite peu à peu, commente et explique ce qui fait aujourd'hui les qualités d'un bon haute contre…

Documentaire de Manfred Schyko (Allemagne, 2013, 51 mn).

Son dernier album chez Decca remonte à mars 2012 (Cantates de Bach). En voici la critique que rédigeait alors notre collaborateur Camille de Joyeuse :



La voix a perdu de son élasticité, cette suavité première, naturellement lumineuse et éclatante… En revanche, elle a gagné en intelligence d'élocution, en justesse et intensité stylistique : le Bach d'Andreas Scholl est un acte profondément investi, aux aspérités nouvelles plus proche du cœur que d'un hédonisme vocal ailleurs… si lisse et ennuyeux chez bon nombre de ses confrères dont la surprise du timbre passée, fait place souvent à … un vide sidéral quant au phrasé et à l'expressivité ; souvent s'agissant des altos (et sopranos) masculins, l'ennui perce

vite, laissant criante une indifférence totale à un chant souple et surtout vivant; ici, rien de tel; au contraire, Andreas Scholl incarne une évolution très intéressante de sa voix et de sa tessiture, preuve qu'on peut chanter longtemps et bien… parce que les choix de répertoire, intelligents et opportuns, ont ménagé le cœur du timbre… Prudence et sagesse de l'interprète, plutôt rares chez les chanteurs.

D'emblée, la cohérence du programme révèle un regard réfléchi et très personnel: se dessine ainsi un chemin en spiritualité qui pourrait synthétiser toute l'expérience fervente dont Bach laisse un témoignage parmi les originaux et les plus poignants du baroque sacré; Il ne s'agit pas seulement de sélectionner les cantates correspondant au timbre du contre-ténor; il est aussi question d' un parcours poétique et spirituel dont le sens se réalise grâce à la très fine continuité et correspondance des thèmes abordés dans les textes des cantates ainsi abordées et combinées.

Elévation, spiritualité, ferveur

La blessure de la voix illumine la prière dialoguée avec le hautbois soliste de l'air du début de la BWV 82: Ich Habe genug… (1727: cantate originellement pour basse pour la fête de la Purification, que le contre-ténor allemand chante dans la version alternative pour mezzo, cordes et hautbois: climat serein et apaisé qui pourtant grâce à cette attention aux mots se fait monologue palpitant, subtilement incarné; caractère intimiste d'une brulante vérité dans l'articulation ciselée du verbe. C'est la certitude du croyant touché par la grâce angélique de l'Enfant (air central qui est le plus développé: Schlummert ein, ihr matten Augen…).

Contrepointant le chemin introspectif touché par le Mystère de la 82, la 169 frappe par son climat d'emblée plus jubilatoire,

d’une gaieté d’abord délicieusement portée par l’orgue introductif; Andreas Scholl convainc dés son premier air parfaitement préparé par l’arioso précédant: certitude à nouveau du croyant dont le cœur sans jamais dévier de sa route, se réserve à Dieu; contre les illusions du monde terrestre dont l’air d’une très subtile et douce gravité désigne la vanité, la voix ouvre tout un horizon céleste ; Le parcours de l’âme implorante qui aspire a la fin de délivrance est enfin accompli dans la sélection des deux airs finaux: récitativo accompagnato de la BWV 161, auquel l’air aux cloches de la BWV 53 apporte l’ultime réponse en forme de résolution pour tout le programme.

Si les instruments manquent de subtilité, le chant expressif, précis, naturel et très juste d’Andreas Scholl préserve l’approfondissement spirituel déposé dans le texte: vision de la dernière heure éprouvée ici comme une béatitude pacifiante. L’aboutissement de toute quête spirituelle. La sincérité du style, la justesse de l’intonation touchent indiscutablement. Magnifique récital. Superbement conçu.

Andreas Scholl, contre-ténor: Jean-Sébastien Bach, Cantates BWV 82, 169, + extraits des BWV 150, 200, 161, 53. Andreas Scholl, contre ténor. Orchestre de chambre de Bâle. 1 cd Decca. Enregistré en janvier 2011 en France. Ref: 478 2733

En 2008, Radio Classique dédiait un portrait au contre ténor Andreas Scholl. Voici la notice qu’écrivait alors notre rédacteur Ernst van Beck :

Révélé à partir de 1990, alors qu’il avait à peine dépassé la vingtaine, Andreas Scholl poursuit une carrière sans faute de goût, imposant son timbre lumineux, souple et angélique, saisissant par l’égalité de son émission et aussi une absence de vibrato expressif… Après René Jacobs, c’est le grand

« Bill » (William Christie) qui le repérant au cours d'une audition, lui offre d'enregistrer la partie d'alto dans le Messie de Haendel (1994). Sa carrière était lancée: Cantates de Bach, Monteverdi, Vivaldi, puis une collaboration long terme avec Philippe Herreweghe, dans les champs élyséens composés par le Cantor de Leipzig (Messe en si, Passion selon Saint-Jean et selon Saint-Matthieu…). Timbre raffiné, diseur des climats plus discrets et allusifs, le contre-ténor allemand, âgé de 40 ans (né le 10 novembre 1967), séduit toujours autant en ange, évangéliste, verbe sacré incarné, plutôt que caractère de la scène lyrique.

Alain Planès joue Franck et Debussy à Saintes

Saintes, Abbaye aux dames. Alain Planès, piano. Le 5 février 2014, 20h30. *Amateur de peinture et érudit, Alain Planès met son talent et sa poésie au service de plusieurs chefs d'œuvre de la musique de chambre française (Debussy et Franck). Avec les solistes de l'Orchestre des Champs élysées, le pianiste propose un récital hautement chambriste d'autant plus ciselé que les musiciens de l'orchestre fondé par Philippe Herreweghe jouent tous sur instruments anciens. style, goût, sonorités ajustées sont donc au rendez-vous.*

Saintes, Abbaye aux dames, La cité musicale
Alain Planès, piano

conversation chambriste



Au programme, chambrisme postromantique français de haut style : Quintette pour piano de César Franck, chef d’oeuvre hexagonal et vraie alternative au wagnérisme global, puis Trio pour piano, violon et violoncelle Sonate pour alto, flûte et harpe de Claude Debussy, Claude de France. Les interprètes réunis à Saintes sauront-ils exprimer cette élégance et cette transparence française qui font la singularité des Français aux côtés des allemands ? Réponse lors de ce concert événement à Saintes, dans le cadre de la saison musicale de l’Abbaye aux Dames, La cité musicale 2014.

Franck
Quintette pour piano et cordes
(pour deux violons, alto, violoncelle et piano)

En fa mineur, le Quintette de Franck est achevé en 1879, mettant fin à un silence musical dans le genre chambriste de plus de … 30 ans. Les années inactives sont en fait riches en réflexions et le Quintette en recueille tous les bénéfices. C'est comme c'est l'usage pour Franck et ses contemporains, le premier Quintette » national « , modèle pour ses disciples et élèves, dont Chausson, d'Indy, Fauré, Schmitt… Là encore, Franck, d'une stature de chef d'école offre une alternative au wagnérisme et germanisme incontournable. Dédiée à Saint-Saëns, l'oeuvre est créée dans les salons de la Société nationale de musique en janvier 1880.
Pourtant dédicataire, Saint-Saëns au piano s'exécute sans enthousiasme, quittant la salle dès la fin du dernier accord… L'amateur de construction classique et de clarté académique n'entendit rien au cycle en trois parties, d'un subjectivisme ardent confinant au drame pur.
Pourtant le Quintette marque un tournant dans l'oeuvre de Franck : formules cycliques, architecture puissante et raisonnée, audace harmonique et richesse de la texture qui voisine manifestement avec l'orchestre et l'orgue. Tout cela impose un génie chambriste d'une intensité nouvelle, viscéralement ancrée dans le wagnérisme tout en le dépassant de façon très originale. César Franck semble nous dévoiler la part trouble et inquiète de son âme véritable : la Pater Seraphicus était saisi par un doute profond qu'exprime les 3 mouvements enchaînés : drame initial (molto moderato quasi lento) débouchant sur un allegro passionné, puis mouvement lent en 3 parties comme un aria (Lento con molto sentimento), enfin une coda nerveuse et très animée (en rien l'apothéose de délivrance et d'apaisement accompli de la Symphonie) : Allegro non troppo ma non fuoco. Durée : presque 40 mn.

Concert événement à l'Abbaye aux dames, la cité musicale à Saintes… Saison musicale 2014

Alain Planès
Solistes de l'OCE

Orchestre des Champs Elysées
Debussy / Franck

Mercredi 5 février 2014 à 20h30
Saintes, Abbaye aux dames
La cité musicale

Programme
César Franck, Quintette pour piano et cordes
Claude Debussy, Trio pour piano, violon et violoncelle Sonate pour alto, flûte et harpe
Alain Planès, piano, violon
et les musiciens de l'Orchestre des Champs Elysées : Alessandro Moccia et Bénédicte Trottereau, violons. Jean-Philippe Vasseur, alto. Andrea Pettinau, violoncelle. Pascale Schmidt, harpe. flûte : nom non communiqué

Compte rendu. Vienne. Konzerthaus, le 1er janvier 2014. Concert du Nouvel An. Oeuvres de Johann Strauss I et II, Edouard, Josef et

Richard Strauss. Avec les danseurs de l'Opéra de Vienne. Wiener Philharmoniker. Daniel Barenboim, direction

Compte rendu, concert du Nouvel An à Vienne 2014. *Voici comme d'habitude et depuis 1958, le concert le plus diffusé dans le monde, comptant selon la formule du direct, plus de 200 millions de spectateurs, au rendez vous de l'élégance et du raffinement orchestral. Un modèle dans le genre. C'est un rituel bien rôdé depuis 1939, quand le chef proche de Richard Strauss Clemens Krauss dirigeait pour le premier concert du Nouvel An à Vienne, un programme festif dédié à l'ivresse entêtante des valses de la dynastie Strauss , Johann, père et fils mais aussi depuis une récente tradition d'exploration familiale, les frères de Johann II : Josef (ce dernier très mis à l'honneur en 2014 par Daniel Barenboim) et Edouard.*



Dans la salle mythique du Konzerthaus de Vienne, ce 1er janvier 2014, le chef engagé pour la fraternisation des peuples (surtout entre Isréaliens, comme lui, et palestiniens entre autres) **Daniel Barenboim** dirige les instrumentistes du Philharmonique de Vienne : une phalange légendaire qui n'usurpe pas sa gloire planétaire, car du début à la fin, chacun aura pu se délecter de l'unisson enivrant des cordes (notez le dispositif spécifique à Vienne où les contrebasses forment un mur parfaitement aligné en fond d'orchestre, les violoncelles se situant à gauche du chef…), de la claire transparence d'un orchestre où les cors

(somptueux), la ligne mélodique des flûtes, comme la sensualité des bois triomphent toujours en pareille occasion.

» **Le plus » de chaque concert du Nouvel à Vienne** c'est le programme que concocte chaque maestro invité. Notons que celui de Barenboim marque les esprits. La première partie enchaîne des morceaux peu connus (Quadrille d'Edouard Strauss inspiré de la Belle Hélène d'Offenbach) ou les lauriers de la paix (le titre est un intention manifeste pour un programme soucieux d'humanisme et de pacifisme) de Josef Strauss.
Le chef pianiste poursuit avec la marche égyptienne de Johann II : évocation parfois hollywoodienne et pompeuse d'un orient fantasmé auquel les musiciens prêtent aussi leur voix. D'emblée la fin plutôt murmurée, évite le pire pathétique et solennel ; ouf, le kitsch a été évité. Car ce qui suit est autrement plus passionnant à notre avis, quand surgit la finesse pétillante de la Polka endiablée du même Johann fils, laquelle clôt la première partie. Enfin de la légèreté, de l'insolente finesse, de l'insouciance chorégraphique : tout ce qui attire depuis des lustres les (télé)spectateurs et qui assure à la performance de ce direct ultra médiatisé, sa réussite artistique et musicale. Il était temps.

Carte postale viennoise

En seconde partie, le concert télévisuel délivre aussi ce pourquoi il est conçu : promouvoir l'excellence artistique et culturelle voire touristique de Vienne et du paysage autrichien. Pour se faire, Daniel Barenboim dirige l'ouverture de l'opérette de Johann Strauss II, le maître de la forêt (avec côté réalisation visuelle des gros plans sur les fleurs de la décoration de la salle !) : là encore les pupitres des Philharmoniker offrent cette finesse instrumentale qui nous séduit tant, scintillement évocatoire de la forêt viennoise…
Ensuite, les choix du chef invité s'imposent par leur justesse : superbe méditation sur le clair de lune extrait de l'opéra Capriccio de Richard Strauss… même raffinement instrumental,

puissante inspiration d'après la nature et un instant atmosphérique : la présence du bavarois dans le programme évoque le 150ème anniversaire de sa naissance en 2014 ; même s'il n'appartient pas à la famille des Strauss, Richard porte dignement le patronyme symbole de génie musical. Sa filiation est musicalement idéale car il a abondamment puisé dans le genre de la valse pour son opéra Der Rosenkavalier (Le Chevalier à la rose) tout en partageant avec ses confrères homonymes une intelligence de l'orchestration, elle aussi totalement réjouissante. Voilà une entrée en matière parfaitement dosée et qui rétablit pour ce concert événementiel, le génie de Richard Strauss en préambule à son année 2014.

La participation des danseurs de l'Opéra

Tout concert du Nouvel An ne serait pas digne de sa réputation sans le concours du ballet de l'Opéra de Vienne, lequel paraît ici pour la grande valse de Josef Lanner intitulée Les Romantiques (chorégraphie d'Ashley Page avec les costumes de Viviane Westwood): dans les salons en blanc et or de Schonnbrun, les couples de danseurs expriment toute l'élégance viennoise que sublime l'ivresse musicale de la partition de Lanner. Avouons la totale réussite de cette combinaison : musique symphonique et valses dansées ; un sommet du kitsch diront les détracteurs, une création poétique savamment millimétrée diront les admirateurs, qui sait heureusement éviter le sucré poudré parfois indigeste (comme le montre a contrario de Vienne, les propositions simultanées du concert du Nouvel An à Venise où le ballet de l'Opéra de Rome en 2014 tente de raconter une histoire sur les airs italiens joués par l'Orchestre de La Fenice : à notre avis ratage total).
A Vienne, le dispositif sait encore nous surprendre sur la musique du ballet Sylvia de Delibes, sommet de l'élégance… à la française (confronté à tant d'intelligence, il nous paraît inimaginable en 2014 que l'Opéra de Paris n'ait pas encore lancé la tradition d'un concert du Nouvel An car nous avons et

les interprètes maison et surtout un répertoire chorégraphique et de valses qui égale sinon supplante l'événement viennois…) : en 2014, Viviane Westwood imagine des costumes d'inspiration manifestement écossaise ; les danseurs s'adonnent à une série de seynettes, certaines drôlatiques dont l'épisode déjanté où l'un des hommes, ivre apparemment, se cogne contre les miroirs des murs…
Enfin, le programme s'achève avec deux chefs d'oeuvres traditionnellement donnés pour l'occasion, signés par les deux génies de la dynastie Strauss : Johann père et fils. Du second, l'orchestre entonne le célébrissime Beau Danuble Bleu (avant de souhaiter la bonne année au monde et à l'auditoire), puis du premier la non moins fameuse Marche de Radetsky… Daniel Barenboim inaugure un nouveau rituel pour l'occasion, alors que les musiciens ont commencé de jouer la Marche, le chef quitte son podium et scrupuleusement, salue chaque instrumentiste, mettant en avant chaque tempérament individuel qui fait la réussite et la cohérence d'un son collectif admiré dans le monde entier. Même aussi préparé et plannifié, chaque Concert du Nouvel An à Vienne peut encore nous surprendre … Le début d'une nouvelle tradition ?

Vienne. Konzerthaus, le 1er janvier 2014. Concert du Nouvel An. Oeuvres de Johann Strauss I et II, Edouard, Josef et Richard Strauss. Avec les danseurs de l'Opéra de Vienne. Wiener Philharmoniker. Daniel Barenboim, direction

Cd, blu ray et dvd de ce nouveau concert du Nouvel An dirigé en 2014 par Daniel Barenboim sont annoncés chez Sony classical pour la fin du mois de janvier.

Télé, Brava HD: les méchants à l'opéra. Les 13,14, 15 janvier 2013

Télé, Brava HD: les méchants à l'opéra. Les 13,14, 15 janvier 2013 … Vous connaissiez Arte parfois, surtout Mezzo. Comptez désormais avec BRAVA HD (Jur Bron, directeur) : lancée en 2007, la chaîne télévisuelle est 100% classique diffusée en HD, préservant une qualité d'images absolument sans équivalent au petit écran (1920 x 1080i). En qualité blu ray (et en Dolby Digital Audio), la majorité des programmes diffusés par BravaHD étonne par le relief et la définition de l'image. Concerts, opéras, festivals (pas encore de docus mais cela ne saurait tarder…), Brava HD offre sur le canal 156 via Orange (par exemple), une nouvelle fenêtre de contenus vidéos de musique classique qui renouvelle grandement le catalogue disponible à la télé. La conception est grand public et s'adresse plus aux mélomanes néophytes qu'aux amateurs mordus spécialistes (d'où une information accompagnant les programmes, encore trop superficielle et embryonnaire : souvent les modules diffusés oublient de préciser le nom des interprètes).
Le plus : aucune coupure publicitaire et un contenu qui respecte totalement les oeuvres diffusées. Depuis 2008, BRAVA HD est accessible dans plusieurs pays d'Europe et dans le monde : en France, aux Pays-Bas, en Belgique, en Allemagne, en Turquie, au Portugal, en Slovaquie, dans la République tchèque, à Monaco et en Afrique lusophone.

Brava HD
la nouvelle image du classique

Don Giovanni, Scarpia, Médée : les méchants à l'opéra

En janvier 2014, brava HD s'intéresse aux bad boys, ces » méchants » ignobles, masculins tels Don Giovanni de Mozart (son esprit libertaire, choquant et provocateur : une dynamite contre l'ordre social), Scarpia dans Tosca de Puccini (il est préfet de Rome et antibonapartiste, plutôt conservateur, tyranise le couple d'artistes composés dans l'opéra par la cantatrice Floria Tosca dont il est amoureux, et le peintre Caravadosi), c'est aussi au féminin, l'ignoble Médée, enchanteresse haineuse et jalouse que son amour (maudit et impuissant) pour Jason, conduira aux pires exactions (comme trahir son père et tuer ses propres enfants)… voici en trois volets, le portrait de ces méchants par lesquels passe le grand frisson lyrique. brava HD, les 13, 14 et 15 janvier 2014.

En janvier 2014, les méchants sont sur brava HD :

Lundi 13 janvier, 21h03
Mozart : Don Giovanni

« Don Giovanni » de Mozart est un opéra captivant ; son héros est l'un des coureurs de jupons les plus notoires de la musique classique. Le charme de Don Giovanni, est irrésistible pour toutes les femmes, riches (Donna Anna, Donna elvira…) ou pauvres (Zerlina), mariées ou célibataires. Il se soucient peu des normes et des valeurs et se lasse rapidement des femmes qu'il a conquises. Finalement, tout le monde se rend compte que sous son apparence charmante et ses beaux mots se cache un mauvais homme (a bad boy), si peu fiable, trop séducteur. Si on le confronte, il refuse d'améliorer sa vie, ce qui mène à son déclin. Le chef d'orchestre Ingo Metzmacher, l'Orchestre de chambre néerlandais et le Chœur de l'Opéra néerlandais accompagnent

des stars internationales dans une production plus qu'honorable.

Ingo Metzmacher, Orchestre de chambre néerlandais, Chœur de l'Opéra néerlandais, Pietro Spagnoli (Don Giovanni), Mario Luperi (Il Commendatore), Myrtò Papatanasiu (Donna Anna), Marcel Reijans (Don Ottavio), Charlotte Margiono (Donna Elvira), José Fardilha (Leporello), Roberto Accurso (Masetto), Cora Burggraaf (Zerlina).

Mardi 14 janvier, 18h56
Puccini : Tosca

Portrait d'un cynique tortionnaire : le baron Scarpia. Daniela Dessì joue le rôle principal dans ce mélodrame ardent de Puccini sur le désir, la vengeance : surtout le cynisme barbare, celui du baron Scarpia. Cette production intense a été filmée au Teatro Real en 2004. Il s'agit d'une nouvelle production de la metteuse en scène Nuria Espert pour le Teatro Real à Madrid, au dramatisme vif, classique et dramatique. L'éclairage de Vinicio Cheli intensifie l'atmosphère d'une performance qui deviendra une référence pour les productions du XXIe siècle. Inspiré sur la pièce de théâtre « La Tosca » de Victorien Sardou, jouée pour la première fois au Teatro Costanzi de Rome le 14 janvier 1900, l'opéra de Puccini reste un succès planétaire par son écriture resserrée, sa concision proche du théâtre. Le livret de Luigi Illica et Giuseppe Giacosa respecte le profil psychologique des 3 protagonistes : l'amour absolu radical et déterminé de Tosca ; l'esprit retors et manipulateur du baron Scarpia, préfet de Rome et donc à ce titre, chef de la police plutôt cruel ; enfin, la juvénilité ardente et libertaire voire séditieuse du bonapatiste Cavaradossi… C'est huit clos d'une résolution prenante dès son début… jusqu'à son tableau final, d'un tragique bouleversant qui dévoile l'abnégation extrémiste de Floria Tosca, actrice chanteuse croyante mais capable de la plus belle preuve d'amour.

Maurizio Benini, Chœur et Orchestre du Teatro Real, Daniela Dessì (Floria Tosca), Fabio Armiliato (Mario Cavaradossi), Ruggero Raimondi (Le baron Scarpia), Marco Spotti (Cesare Angelotti), Miguel Sola (Le sacristain), Emilio Sánchez (Spoletta), Josep Miquel Ribot (Sciarrone), Francisco Santiago (Un geôlier), Eliana Bayon (Un berger).

Mercredi 15 janvier 21h01
Cherubini : Médée

Médée en majesté : le pouvoir de la haine. La magicienne Médée a connu une vie mouvementée : elle a aidé son amant Jason (à la tête des Argonautes) à obtenir – contre le gré de son père – la Toison d'or, afin qu'il puisse remonter sur le trône. Cela ne plait guère à son père et elle s'enfuit, accompagnée de Jason. Finalement, Médée arrive à Corinthe avec Jason, mais seulement après avoir tué son propre frère et l'oncle de Jason, et après avoir elle-même donné vie à deux enfants engendrés avec Jason. Mais à Corinthe, ils ne sont pas non plus épargnés par le destin : le Roi Créon croit voir en Jason son beau-fils idéal et Jason quitte Médée pour Glauce. La magicienne ne se laisse pas faire sans coup férir et sa vengeance est terrifiante : tout le monde doit payer, elle tue même ses propres enfants. Seul Jason est épargné mais il doit vivre le poids de cet infanticide plus terrifiant que toute autre méfait… En 1797, Cherubini prologne une passionnante tradition lyrique de méchante à l'opéra : sorcière, enchanteresse, abonnée au tragique et pathétique, toute amoureuse malheureuse qui par haine et amertume se venge de façon inéluctable. La Médée de Cherubini profite de réalisations préalables, en particulier sous le règne de Marie-Antoinette à Versailles, période bénie d'un essor des arts du spectacles souvent éblouissant : Médée de La Toison d'or de Vogel (1786), Armide de Renaud de Sacchini, Médée de Thésée de Gossec (1782)… sans omettre l'Arcabonne dans Amadis de Jean Chrétien Bach, qui elle aussi fait la synthèse de toutes les méchantes haineuses et

vengeresses produites par l'opéra baroque… En 1797, comme en écho aux secousses révolutionnaires, Cherubini offre l'aboutissement d'une longue évolution lyrique : sa Médée est toute frénétique et convulsive, en proie à la détresse de l'amoureuse, à la haine de la femme trahie. Portrait de femme passionnant auquel Anna Caterina Antonacci apporte une interprétation ciselée et forte.

Evelino Pidó, Chœur et Orchestre du Teatro Regio di Torino, Anna Caterina Antonacci (Médée), Giuseppe Filianoti (Jason), Cinzia Forte (Glauce), Sara Mingardo (Neris), Giovanni Battista Parodi (Creonte)

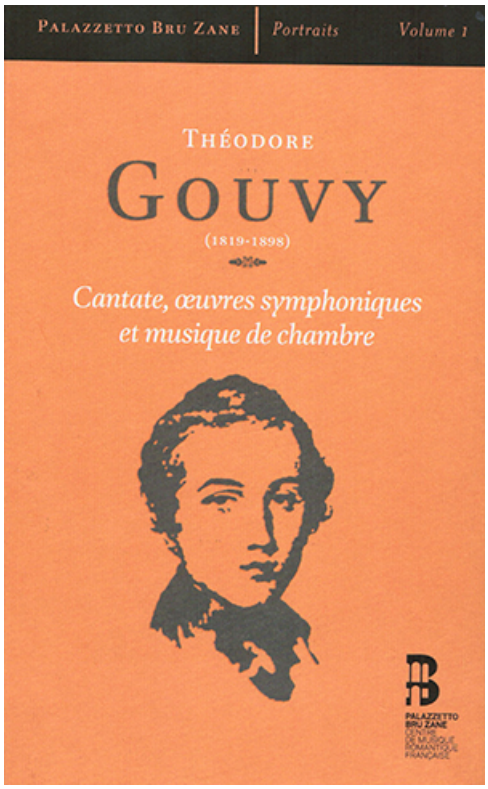
Théodore Gouvy (1819-1898) 3 cd Palazzetto

CD. Gouvy : Cantate, ouvertures, Trio, Quatuors (3 cd Palazzetto) … *Le compositeur ici ressuscité est génial, que sa double identité française et prussienne, à une époque des nationalismes exacerbés et affrontés, a laissé dans l'ombre et l'oubli. Or immense dramaturge, d'une sensibilité instrumentale exceptionnelle, Gouvy incarne comme Théodore Dubois (académicien classicisant), le courant mesuré, élégant, classique à l'époque du wagnérisme global. Gouvy aime à développer ses affinités propres avec les classiques viennois, surtout les premiers romantiques tels Mendelsohnn et aussi Schumann, (sans omettre Brahms) car son classicisme n'empêche pas une expressivité ardente d'une irrésistible séduction. C'est un auteur fait pour le théâtre laissant oratorios, cantates, scènes dramatiques mais aussi de la musique de chambre, et de la musique sacrée (superbe Requiem ; pas moins de 6 symphonies et 11 Quatuors à cordes !).* **L'heure de**

Théodore Gouvy aurait-elle sonné ? C'est ce que pourrait indiquer la nouvelle parution éditée par le Palazzetto Bru Zane.

Théodore Gouvy (1819-1898)

Symphonisme et chambrisme élégantissimes



Nous ne parlerons ici que de ce qui nous a réellement transportés : **les 3 ouvertures** dont l'interprétation est tout point d'un fini convaincant (au sommaire du cd2). Toute l'inspiration d'un Gouvy, ardent symphoniste s'y exprime tel un triptyque de première importance.

Le Giaour (1878) a des accents d'une élégance presque orientalisante (solo de hautbois magnifiquement investi) et le chef, gouviste de la première heure, **Jacques Mercier** semble avoir compris ce que la musique peut avoir de convulsif malgré un classicisme toujours frappé par l'extrême mesure, comme Gouvy, mendelssohnien, sait nous régaler.

La première ouverture est davantage qu'un lever de rideau tant elle semble faire la synthèse des poèmes et scherzos symphoniques qui l'ont précédé : Gouvy joint à l'élégance mendelssohnienne, la vitalité schumanienne en une structuration progressive d'une exaltante respiration globale (il est vrai selon les notes de Gouvy, inspirée de Byron et du

chromatisme exalté de Delacroix) : de fait, il fait une belle sensibilité aux couleurs et aux atmosphères enchaînées pour défendre l'idée d'un bouillonnement romantique malgré la concision et la précision rythmique de l'écriture ; il est vrai que chef et orchestre s'y montrent parfaits. A l'heure du wagnérisme général, dans les années 1880, certains défendent tel Gouvy quasi soixantenaire, l'expression d'un beau germanique plus classique et fidèle à l'esprit symphonique des Viennois, serviteur d'une pensée équilibrée très proche de celle d'un Théodore Dubois, compositeur académique qui devient aussi un ami proche. Dubois comme Gouvy doit beaucoup à Thomas et c'est à Dubois, son » frère » en musique (ainsi que le révèlent les extraits de leur correspondance en partie publiée dans les textes d'accompagnement du présent livre cd) que Gouvy destine une correspondance qui délivre son message esthétique.
C'est la période où le compositeur a rejoint la très chauviniste Société nationale de musique (1876), prônant les vertus spécifique de l'Ars Gallica ; où redécouvrant Bach, il échafaude de nouvelles fresques lyriques et orchestrales, oratorios, scènes dramatiques, ou cantates souvent sur des thèmes antiques … L'Antiquité toujours comme Berlioz jusqu'à la mort : un projet d'opéra sur Didon l'occupe encore en 1898. Mais l'opéra, trop artificiel et détournant de la musique pure qui reste l'idéal indétrônable, Gouvy sait réserver dans l'écriture symphonique son meilleur.

Pas de final grandiose pour **Le Giaour** mais une coda instrumentalement ciselée presque murmurée. En revanche le début de **Jeanne d'Arc** d'après Schiller, impose d'emblée une énergie beethovénienne avant de développer une vitalité toute mendelsshonienne et schumanienne.
Le Festival, est plus riche mélodiquement et d'une concentration atmosphérique, de loin la plus exaltante des 3 : cors somptueux, bois enivrants; cordes nobles et onctueuses que Jacques Mercier fait paraître sans solennité excessive : là encore c'est un travail sur les dynamiques entre pupitres

et les couleurs qui frappe immédiatement l'oreille. On aurait souhaité pouvoir disposer d'un commentaire explicatif sur chacune des 3 ouvertures dans l'un ou l'autre article d'accompagnement. Dommage.

Côté volet chambriste : le Trio violon, violoncelle et piano n°4 opus 22 (cd3) retient notre attention grâce à la connivence frémissante et mûre des 3 instrumentistes (piano et violoncelle en particulier d'une ardeur juvénile qui n'a rien de conventionnel ni de compassé). **Le Trio Arcadis** en sachant s'écarter d'une lecture poussiéreuse, revitalise une partition superbement classique là encore, entre franchise et naturel (Allegro premier beethovénien ardent et conquérant, carré et printanier), cycle de quatre mouvements, magnifiquement énoncés entre Mendelssohnn et aussi Haydn. Dommage que dans le Quatuor n°5 (Gouvy nous en laisse 11), les Parisii se montrent tout juste honnêtes, d'une neutralité expressive en dessous de nos attentes car la partition en ut mineur opus 68 fait une synthèse assez époustouflante et toujours sentie du romantisme allemand, assimilant avec beaucoup de pureté et Haydn et Beethoven, surtout l'hypnose enivrante brahmsienne (allegretto moderato, placé en 2è position : un voyage intérieur en eaux troubles jamais réellement résolues)… il aurait fallu plus de nuances, plus de respirations ténues, de suggestivité. Les Parisii s'y montrent verts et trop explicites, preuve de la très haute qualité (spirituelle et énigmatique) d'une partition en soi superlative.

Plus que ses oeuvres chambristes on l'a compris doucement défendues et peu investies, les 3 ouvertures dépassent le genre vers l'ampleur symphonique pure : c'est l'apport le plus essentiel des 3 cd ; tout Gouvy est là dans ce bouillonnement d'un classicisme certes présent mais jamais contraignant pour l'esprit du créateur. On pressent un même souci perfectionniste dans l'oeuvre chambriste… mais abordée ici de façon trop superficielle hélas.

A l’appui de la révélation des 3 ouvertures, l’auditeur ira chercher du côté de ses oratorios et cantates dramatiques sur l’Antiquité : classicisme néoantique et ardeur instrumentale s’y épanouissent en toute liberté. De sorte que ce livre premier d’une collection espérons-le riche en prochaines autres découvertes, remplit son office : nous mettre l’eau à la bouche et susciter l’envie d’un connaître davantage sur l’oeuvre exaltante d’un oublié… ici Gouvy.

Théodore Gouvy (1819-1898) : Cantate, oeuvres symphoniques, musique de chambre. Livre 3 cd. Palazzetto Bru Zane – Centre de musique romantique française, ediciones singulares. Parution : janvier 2014

CRITIQUE CD, BEETHOVEN : intégrale des 9 Symphonies – Chamber Orchestra of Europe – Yannick Nézet-Séguin (DG Deutsche Grammophon)

CRITIQUE CD, BEETHOVEN : intégrale des 9 Symphonies – Chamber Orchestra of Europe – Yannick Nézet-Séguin (DG Deutsche Grammophon) – Nézet-Séguin inscrit les symphonies dans l’urgence et un sens du détail qui soigne angles et accents de cette machine rythmique affûtée qu’est le COE Chamber Orchestra of Europe (premier violon : Lorenza Borrani), ce dès la 1ère Symphonie, d’une vivacité comme foudroyée. Pourtant dans ce geste électrique, se tend et s’affirme une dureté parfois tranchée, presque trop incisive

qui exalte voire exacerbe les effets de contrastes, entre respirations des bois et tutti des cordes. Le chef s'applique, joue toutes les mesures dans un « premier enregistrement Urtext de la nouvelle édition Beethoven ». La battue est fouettée, le geste nerveux (Menuetto de la 1), d'une véhémence impérieuse qui gomme toute nuance : ce Beethoven est martial rien que martial et trépidant. Parfois trop sec.
Bain de pure poésie et d'évocation enivrée que donne la Symphonie n°6 ? Le premier Allegro sait respirer davantage, s'assouplir, varier et colorer la palette déjà impressionniste qu'a conçu Beethoven, premier romantique écologiste… Le Scherzo qui mène à l'explosion de la tempête (Finale) sait aussi ciseler chaque intervention soliste instrumental ; la construction du déchaînement des éléments, coup de tonnerre à la clé est admirablement mené, en contrastes, tension, élasticité, timbres déchirants, déchirés (cuivres) dont l'éclat acéré complète une somptueuse peinture cataclysmique. Et quand vient l'accalmie, clarinette et cor avant les cordes, dispensent leur chant apaisant, véritables appels à l'harmonie, avant que la conclusion n'ondule littéralement grâce aux cordes souplement tressées, à la fois, tendues et éperdues. La sonorité est particulièrement saisissante et le cheminement ultime, capable d'unissons souples, jaillissants désormais comme l'aurore d'une ère nouvelle, régénérée.
De la 8è, Nézet-Séguin exprime l'urgence, les secousses qui trépignent ; ce Beethoven racé qui convoque le destin et sait faire rugir un orchestre cosmique. Réglé comme une mécanique horlogère, l'Allegretto scherzando regorge de nerveuse vitalité, alliant précision, nuance, intensité (avec clarinettes délirantes d'un effet inédit, superlatif). L'Allegro vivace quant à lui réalise cette implosion dansante, transe magnifiquement réglée là encore, où la prise de son semble goûter le relief de chaque timbre, électrisé par une direction plus qu'affûtée, elle-même exultante, se jouant des couleurs et accents avec une verve qui devient ferveur collective. Avec la 6è cette 8è est la plus réussie, et ces derniers accords martelés, jalons d'une ivresse libératrice.

LA 9è, éruptive à souhait, rien que musclée, s'enflamme sans perdre de la précision des attaques, ni la ciselure de chaque ligne des cordes. Tout avance, se précipite vers son terme dans une ébullition critique, échevelée des cordes, qui exige le dépassement immédiat ; où le chant des bois questionne, inquiets. Nézet-Séguin clarifie les dialogues, cisèle chaque timbre, récapitule, répète, souligne l'impérieuse nécessité d'un Beethoven, saisi par l'imminence de son propre destin. Le Molto vivace trépigne lui aussi, galvanisé par la même énergie insatisfaite, interrogative, brûlante.
Le 3è mouvement, Adagio laisse couler à la fois âpre, sobre, direct, son cantabile d'une tendresse infinie. Que les bois et les cuivres détaillent en une longue séquence soliste, temps suspendu avant que les cordes ne chantent véritablement, que les cuivres ne rappellent un temps compté, appelant à la résolution qui cependant s'étire dans l'extrême douceur. La simplicité et le naturel, exposant chaque timbre, se révèlent bénéfiques dans une séquence exprimée amoureusement.
Comme la dernière confrontation entre Don Giovanni et le commandeur, le « presto » qui ouvre sur l'ultime cycle, et s'accomplit dans la mélodie énoncée par les violoncelles (allegro assai qui suit), avant que le ténor n'entonne le texte de Schiller – vibrant Werner Güra, inaugure l'accomplissement de la symphonie avec solistes et chœur. Le chef se montre architecte, bâtisseur d'une cathédrale aux appels impérieux, sculptant l'orchestration avec un irrépressible élan qui a cédé l'espoir pour la pure joie, accordant le chœur conquis tel une assemblée unie dans la réalisation d'un choral d'un nouveau type : le chant des partisans d'une humanité nouvelle. Magistrale acuité du maestro Nézet-Séguin. Cette conception humaniste, individuelle et collective, régénère toute la section finale, conférant à la voix chorale, un relief inédit, l'expression de cette transcendance profane à laquelle invite le barde Beethoven, prophète d'un monde qu'il nous reste à

conquérir.

_____

CRITIQUE CD, BEETHOVEN : intégrale des 9 Symphonies – Chamber Orchestra of Europe – Yannick Nézet-Séguin (DG Deutsche Grammophon)

Daniel Kawka dirige l'Orchestre OSE

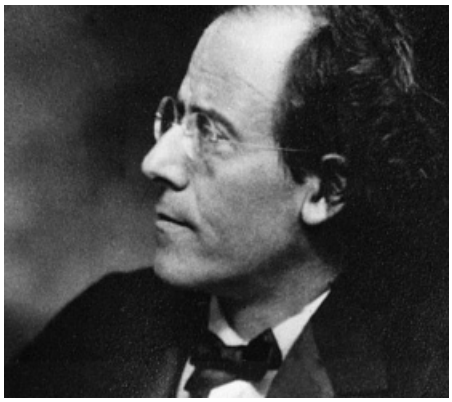


Orchestre OSE. Daniel Kawka. Concert Gustav Mahler: Mort à Venise. Du 24 janvier au 8 février 2014. A partir du film de Visconti qui sur les traces de Thomas Mann, imagine le compositeur Gustav Mahler vivant ses derniers instants à Venise à l'époque d'une épidémie, l'Orchestre Ose et Daniel Kawka célèbrent les feux flamboyants de ce romantisme enivrant spécifiquement vénitien (lagunaire) à partir du fameux Adagietto de la Symphonie n°5 de Mahler (1902), véritable emblème du film : le mouvement est selon les sources accompagnant la genèse de la Symphonie, un hymne amoureux à son épouse, Alma Mahler.

OSE, la tournée 2014

Le chant mahlérien, Mort à Venise

A partir du 24 janvier 2014, l'Orchestre OSE et Daniel Kawka inaugurent leur activité musicale, dédiant leur premier programme à l'univers bouleversant du compositeur Gustav Mahler, véritable génie symphoniste à l'époque où Richard Strauss développe sa propre écriture orchestrale …



La grâce qui prend son envol à partir des combinaisons de harpes et des cordes sert de passerelle entre deux grands cycles de mélodies : **les Rückert lieder et les Kindertotenlieder ...** le premier marqué par l'essor d'un amour naissant, le second par la désespoir du deuil né des enfants morts (une épreuve endurée par Gustav Malher après la perte de ses deux jeunes filles) … A leur création en 1905 à Vienne, les deux cycles chantés suscitent un immense succès jamais démenti jusqu'à nos jours. Pour clore ce superbe programme, Daniel Kawka dont la passion pour l'oeuvre mahlérienne est incontestable, ajoute l'**Adagio de la Symphonie n°10** (composée à partir de 1910, laissée inachevée à la mort de l'auteur en 1911), autre accomplissement irrésistible sur le plan du développement orchestral … un appel aux cimes, l'expérience d'une conscience éprouvée ayant enfin résolu ses angoisses et ses inquiétudes passées. Il est d'autant plus pertinent d'associer cycle de lieder et adagios symphoniques que l'écriture du Mahler symphoniste se nourrit de ses propres mélodies écrites pour la voix.



programme

1ère partie

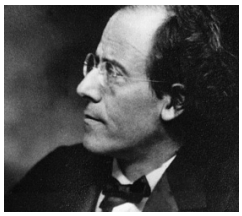
Kindertoten Lieder / Chants pour voix et orchestre
(20 min environ)

Symphonie n°10, Adagio / Pour orchestre seul
(25 min environ)

Entracte

2ème partie
Ruckert Lieder / Chants pour voix et orchestre
(25 min environ)

Symphonie n°5, Adagietto « Mort à Venise »
Pour orchestre seul (10 min environ)



Agenda 2014 :
Tournée Gustav Mahler par l'Orchestre Ose
Vincent Le Texier, baryton
Daniel Kawka, direction
5 dates en janvier et février 2014
pour vivre le grand frisson wagnérien

Aprofondir:

Lire notre dossier spécial Rückert lieder (1901-1902)
Lire notre dossier spécial Kindertotenlieder (1901-1904)

5 dates événements :

- 24 janvier 2014 : La Rampe, Echirolles (38), 20h
- 28 janvier 2014 : Le Grand Angle, Voiron (38), 20h
- 29 janvier 2014 : Le Dôme Théâtre, Albertville (73), 20h30
- 7 février 2014 : Théâtre de Privas, Privas (07), 20h30
- 8 février : Théâtre Théo Argence, Saint Priest (69), 17h

Durée totale du concert: 1h40, avec entracte
Effectif: 80 musiciens
Chaque œuvre est précédée d'une lecture de lettres d'amour écrites de Gustav Mahler et adressées à Alma Mahler

Informations, réservations sur le site de l'Orchestre Ose



Autre dates de l'Orchestre OSE en 2014 :
Programme Stravinsky, Tchaïkovski, Bizet
les 10, 11 et 12 juillet 2014

Festival Berlioz le 21 août 2014

Le programme Gustav Mahler : Mort à Venise est repris le 30 septembre 2014 à Aix :

30 septembre 2014 : Grand Théâtre de Provence (13)



OSE, l'orchestre nouvelle génération

Le chef Daniel Kawka lance en 2013 un nouvel orchestre d'un genre nouveau: OSE. Plus inventif, plus direct, plus audacieux dans l'expérience orchestrale … et donc plus interactif, en s'adressant directement à tous ceux qui souhaitent suivre et vivre à ses côtés une nouvelle aventure musicale au coeur de l'expérience orchestrale. Le dialogue qu'il propose à ses futurs abonnés est d'un nouveau type. Les premiers concerts (comme un prélude) se sont réalisés en juillet et octobre 2013, avant la grande tournée » le chant mahlérien : Mort à

Venise » (oeuvres symphoniques de Gustav Mahler) en janvier et février 2014.

La première saison musicale de l'Orchestre débute véritablement en 2014 du 22 janvier au 9 février 2014, avec plusieurs concerts en Suisse (Montreux) et en France. C'est une tournée très prometteuse sur le thème « Mahler à Venise », avec le baryton Vincent le Texier … Nouveau dans ses missions, nouveau par son fonctionnement, nouveau dans sa façon de vivre la musique … Ose est un orchestre de musiciens professionnels qui entend renouveler totalement l'approche de la musique classique, l'expérience du concert classique, la relation avec les musiciens … L'originalité du concept en revient au chef Daniel Kawka, initiateur du projet, qui offre ainsi une nouvelle manière de vivre l'expérience symphonique.

Le concept OSE

Porté par le succès populaire des premiers concerts symphoniques de son nouvel orchestre en 2011 et 2012, **Daniel Kawka a créé OSE, l'Orchestre Symphonique nouvelle génération,** à partir d'un noyau de 100 instrumentistes professionnels, jouant sur instrument modernes. Le but est clair : innover, partager, sublimer … Inventer de nouvelles formes de concerts et de pratiques musicales artistes/publics ; exprimer une nouvelle vision de la musique symphonique ; favoriser l'émotion et le partage de l'expérience orchestrale… quoi de plus magique et exaltant que de vibrer ensemble ? C'est le défi que propose aujourd'hui l'Orchestre OSE.

Personnalité humaine attachante et généreuse, Daniel Kawka a

créé l'Ensemble Orchestral Contemporain il y a plus de 20 ans (1992) dont l'activité et l'engagement pour le répertoire moderne et contemporain, de Mahler à Boulez et Denisov … (lire notre critique du cd EDISON DENISOV : Au plus haut des cieux) s'inscrit durablement et de façon exemplaire dans le paysage symphonique hexagonal ; le travail méticuleux sur le sens des partitions, la complicité née entre les interprètes, le charisme du chef surtout qui assure l'excellence de chaque session font de l'EOC, l'un des acteurs majeurs parmi les orchestres français dignes de ce nom. Classiquenews a régulièrement accompagné les champs de recherche et de réalisation de l'orchestre de Daniel Kawka, et salué au moment de leurs publications les disques parus dans la continuité des concerts.

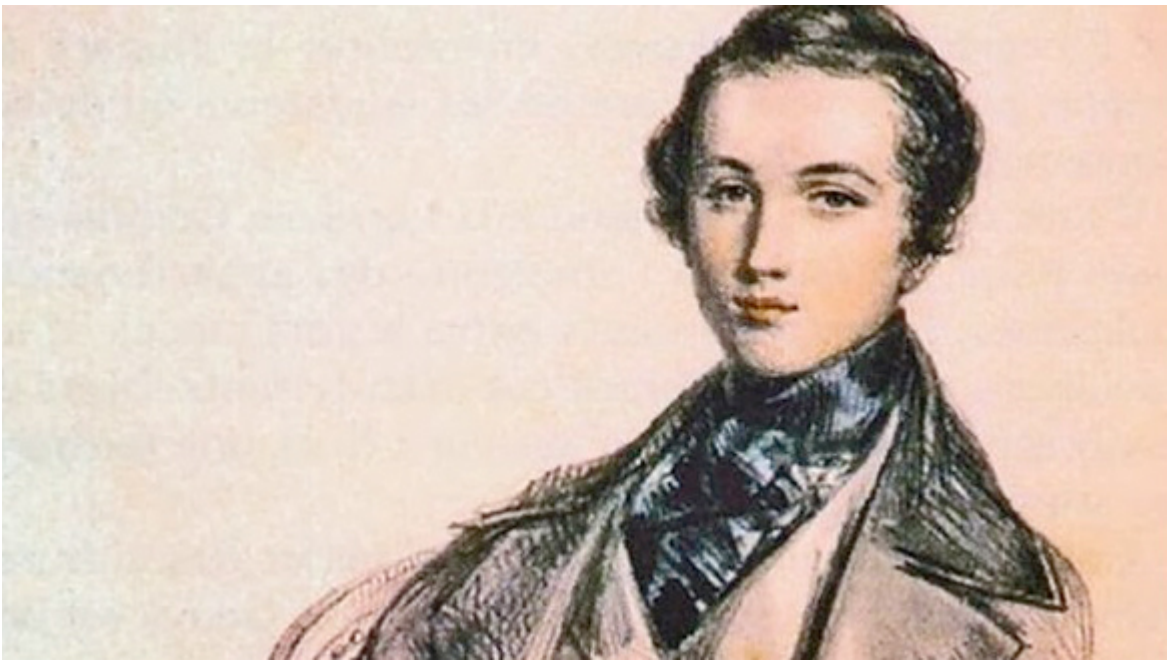
Parmi les accomplissements discographiques réalisés sous la direction de Daniel Kawka, citons : Dérives I et II de Pierre Boulez (Naïve), Denisov : Au plus haut des cieux (album dédié à l'oeuvre d'Edison Denisov (Harmonia Mundi) … entre autres parmi les sommets discographiques emblématiques de leur démarche artistique, sans omettre l'excellente monographie consacrée à l'oeuvre aux références picturales d'Hugues Dufour (Hugues Dufour : Les Météores). Défrichement, audace, risques assumés … Daniel Kawka peut être fier de son parcours avec l'EOC. Avec l'orchestre de la RAI, Danial Kawka a également livré pour le centenaire Barber, un disque éblouissant comprenant le Concert pour piano et 3 Essays (réalisé en 2008).



En tant que chef invité, Daniel Kawka étonne, surprend, convainc dans tous les projets qui lui sont proposés ; prolongeant l'expérience du plateau comme chef dirigeant les concerts symphoniques, il est aussi un superbe interprète lyrique.

Classiquenews a tout autant souligné l'acuité et la finesse analytique de sa direction, d'une éloquence millémétrée souvent exceptionnelle, sachant ciseler l'expression du drame mais aussi assurer les liens organiques des parties entre elles comme un véritable architecte ; à ce titre, Daniel Kawka est l'un des chefs les plus captivants de notre époque : nous nous souvenons de son Château de Barbe Bleue récemment repris à Angers Nantes Opéra, ou encore, l'excellent Tristan und Isolde de Wagner (mise en scène d'Olivier Py) à Dijon : l'écoulement de l'acte II était à lui seul d'une tension poétique à couper le souffle … grands moments décidément, permis par un musicien sensible et d'une rare pertinence. La production légendaire était d'autant plus remarquable qu'elle n'est jamais venue à Paris ! En octobre 2013, Daniel Kawka a dirigé le Ring de Wagner pour commémorer le bicentenaire 2013 de Wagner: un nouveau cycle interprétatif qui sur le plan musical s'est imposé comme une nouvelle expérience wagnérienne incontournable au cours de l'année Wagner 2013 : souplesse du geste, clarté, articulation, éloquence de la direction, profondeur et justesse poétique de la vision, le Wagner de Daniel Kawka s'est révélé totalement passionnant (d'autant plus convaincant que le chef a du faire travailler un orchestre quasiment monté au dernier moment pour cette aventure lyrique dijonaise) … Voilà autant de raisons qui soulignent le lancement de l'Orchestre OSE, tel un événement majeur en France.

Théodore Gouvy (dossier 2014)



Portrait de Théodore Gouvy (1819-1898). A l'occasion de la parution du livre 3 cd édité à l'initiative du Palazzetto Bru Zane à Venise – Centre de musique romantique française (janvier 2014), classiquenews fait le point sur un compositeur génial, que sa double identité française et prussienne, à une époque des nationalismes exacerbés et affrontés, a laissé dans l'ombre et l'oubli. Or immense dramaturge, d'une sensibilité instrumentale exceptionnelle, Gouvy incarne comme Théodore Dubois (académicien classicisant), le courant mesuré, élégant, classique à l'époque du wagnérisme global. Gouvy aime à développer ses affinités propres avec les classiques viennois, mais aussi surtout les premiers romantiques tels Mendelsohnn et aussi Schumann, car son classicisme n'empêche pas une expressivité ardente d'une irrésistible séduction. C'est un auteur fait pour le théâtre laissant oratorios, cantates, scènes dramatiques mais aussi musique de chambre, musique sacrée (superbe Requiem et pas moins de 6 symphonies et 11 Quatuors à cordes !). L'heure de Théodore Gouvy aurait-elle sonné ? Repères biographiques et critique du livre cd Gouvy édité par le Palazzetto …

un compositeur entre France et Allemagne

portrait de Théodore Gouvy

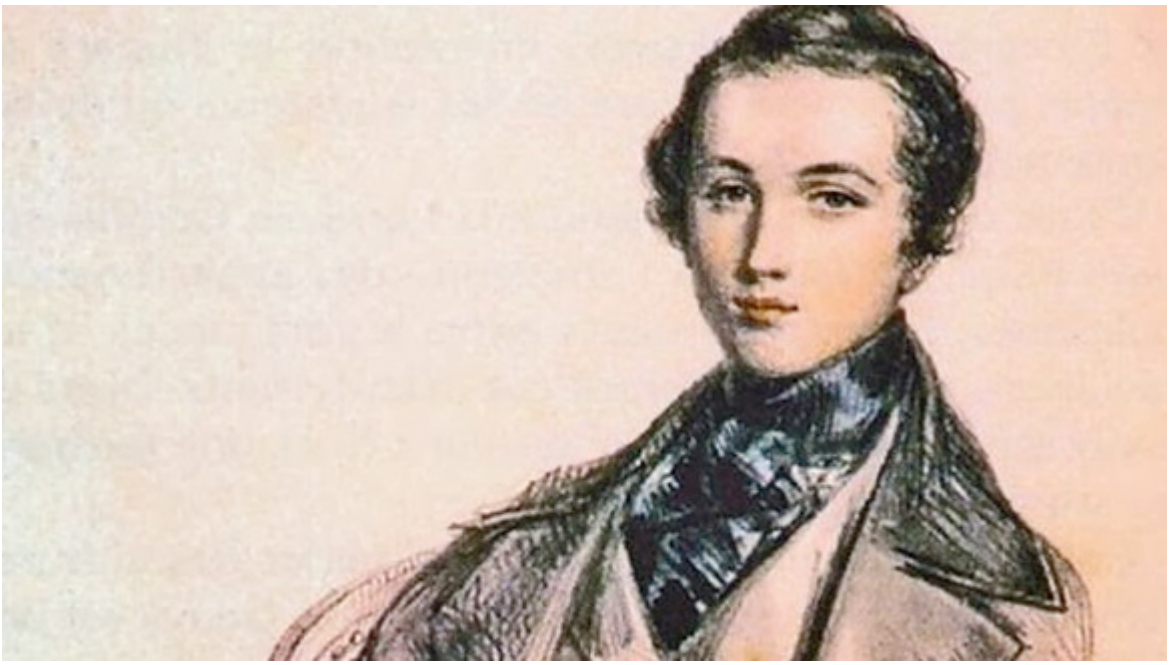


Passionnante figure musicale que celle de Théodore Gouvy né prussien au sein d'une famille française d'origine wallone. Originaire de Goffontaine, né le 3 juillet 1819, mort à Leipzig le 21 avril 1898, il incarne une sensibilité atypique, transculturelle dans une époque aux nationalismes exacerbés. Il y a évidemment chez lui une dimension transfrontalière et même européenne qui ne colle pas avec les antagonismes patriotes de l'époque, où l'on doit être soit français soit allemand. Mais pas l'un et l'autre. Sur le plan de l'écriture musicale, le compositeur offre une exceptionnelle voie médiane entre les symphonistes germaniques et français. Il incarne une sensibilité qui ne correspond pas au diapason belliciste de son époque, ce qui ajoute évidemment à la singularité toujours minorée et pourtant humaniste, exemplaire de son oeuvre… **En lire +**

critique du livre 3 cd : Théodre Gouvy (1819-1898), Cantate, œuvres symphoniques et musique de chambre (Ediciones singulares, Palazzett Bru Zane – Centre de musique romantique française). Chronique complète à venir.

Théodore Gouvy, portrait (1819-1898)

Théodore Gouvy
(1819-1898)



Passionnante figure musicale que celle de Théodore Gouvy né prussien au sein d'une famille française d'origine wallone. Originaire de Goffontaine, né le 3 juillet 1819, mort à Leipzig le 21 avril 1898, il incarne une sensibilité atypique, transculturelle dans une époque aux nationalismes exacerbés. Il y a évidemment chez lui une dimension transfrontalière et même européenne qui ne colle pas avec les antagonismes patriotes de l'époque, où l'on doit être soit français soit allemand. Mais pas l'un et l'autre.

Symphoniste transnational

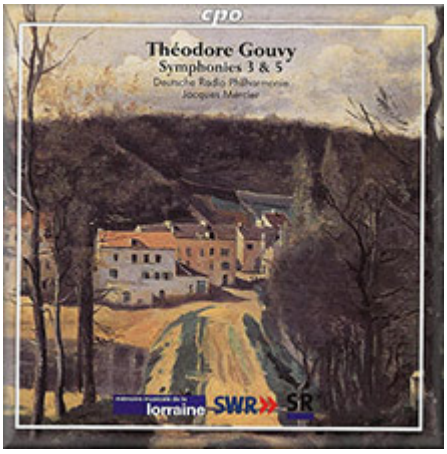
Gouvy pour sa part est au delà des considérations nationales:

il est né entre les deux cultures ce qui crée chez lui une tension féconde, une identité atypique, propice à l'assimilation, au syncrétisme unique. D'ailleurs, très marqué par la science des grands symphonistes germaniques (Haydn, Mozart, Beethoven, mais aussi Mendelssohn et Brahms, son contemporain), Gouvy incarne une voie singulière qui fait la synthèse entre la culture française et la sensibilité rhénane. Le compositeur se disait lorrain et même européen: porté par un idéal formel souverain, il se disait opposé à tout effet (« je hais le clinquant »). Antiwagnérien critique, il a reconnu cependant le raffinement de l'orchestration chez l'auteur de la Tétralogie.
Son art l'écarte des tendances à la mode à Paris, comme l'opérette et la musique légère. Gouvy cédera néanmoins au désir de tous les compositeurs de l'époque: il écrira 2 opéras dont le Cid qui programmé à Dresde, ne sera finalement pas produit suite au décès brutal du ténor dans le rôle-titre (le créateur du Tristan und Isolde de Wagner!).
L'écriture ciselée de cet admirateur de Bach, de Beethoven et Mendelssohn le porte, en symphoniste déclaré (plutôt qu'en auteur lyrique) vers la forme classique dans les genres très prisés par les milieux germaniques, de la symphonie et du quatuor. Gouvy nous laisse un corpus impressionnant de 9 symphonies (comme Beethoven et Schubert), de nombreux opus de musique de chambre, auxquels paraissent deux partitions poignantes, récemment dévoilées, le Stabat Mater et surtout le Requiem.

Français et Allemand…

Né prussien en raison des vicissitudes des territoires, Gouvy s'exprime en français (il n'obtiendra sa nationalité française qu'à l'âge de 30 ans!): il choisit aussi ses livrets d'opéras, les textes de ses mélodies (comme Ronsard par exemple), au sein de la littérature française. Formaliste exigeant, explicitement marqué par la tradition musicale germanique, Gouvy apporte une vision spécifique qui fusionne les styles

français et allemand. Le mosellan compose dans les 20 dernières années de sa vie, dans la maison familliale de Hombourg-Haut: chaque été et automne, il y travaille ses partitions. Il est d'ailleurs inhumé dans le cimetière de la ville, et l'Institut Gouvy occupe le premier étage de la demeure qu'a habité le compositeur.
Trop sérieux pour les français, pas assez profond pour les allemands, Gouvy souffre aujourd'hui d'une méconnaissance profonde. Pourtant c'est en Allemagne où la tradition des orchestre de ville est plus développée, que le musicien continue d'être joué: grâce à ses oeuvres chorales, grâce surtout à ses Symphonies dont l'énergie rythmique, la saveur mélodique et la concision formelle séduisent les musiciens et le public d'outre-Rhin.



L'intégrale des Symphonies actuellement enregistrée par le chef français Jacques Mercier (chez CPO), avec l'Orchestre de la Radio Sarroise, témoigne de la réception de Gouvy hors de l'Hexagone. En 2009, le premier volet du cycle discographique, comprenant les Symphonies 3 et 5, vient de sortir chez CPO.

La récente 1ère Biennale de musique romantique en Moselle (2 au 17 octobre 2009) a souligné l'apport exceptionnel du musicien dans le paysage romantique de France: le concert qui programmait la Symphonie n°1 de Gouvy et celle Réformation de Mendelssohn (dimanche 11 octobre 2009) a dévoilé la filiation des écritures et aussi leurs caractères propres: même énergie lumineuse de l'un à l'autre, même perfection de la forme, même exigence de l'écriture sous le feu d'un idéal défendu sans complaisance (que Berlioz a parfaitement ressenti). Mais il y a chez Gouvy, outre la densité brahmsienne, et donc la vitalité de Mendelssohn, cette pudeur et cette délicatesse proprement française. C'est un classique romantique, auteur

passionné et d’une finesse remarquable (comme Richard Strauss dont il a pressenti la stature orchestrale).

La singularité d’un esprit rare, capable de synthèse, se profile aussi dans cette élégance particulièrement originale. Aucun doute, Théodore Gouvy fait partie des compositeurs français à redécouvrir absolument. A l’époque où naît le Centre de musique romantique française à Venise (Palazzetto Bru Zane), l’émergence de Gouvy et la qualité des musiques révélées confirment combien le filon des compositeurs romantiques français nous réserve encore de nombreuses surprises.

ANO: La Dernière Fête (d’après Tchekhov)



Angers Nantes Opéra, création : La dernière Fête d’après Tchekhov. 19 janvier – 16 février 2014. L’homme de théâtre Dirk Opstaele revisite le théâtre mélancolique de Tchekhov, aux teintes miroitantes qui mêle passé et présent dans le grand vertige d’un monde qui se dérobe. La fascination du théâtre tchékhovien est ici magistralement respectée dans la contemplation apparemment impuissante des individus qui semblent en être les sombres spectateurs ; dans la réflexion sur l’existence terrestre et la condition humaine, à la fois affective et spirituelle qui en découlent.. Pour débuter la nouvelle année 2014, Angers Nantes Opéra nous

offre de vivre l'une de ses créations lyriques les plus originales … **Nouvelle production événement, » coup de coeur » de classiquenews.com 2014.**

La Dernière Fête

Tchekhoviade enneigée pour Angers Nantes Opéra

.
Après avoir présenté *Galantes Scènes* (créée et diffusée au printemps 2010), qui était déjà une réflexion suggestive et poétique, mais d'après la théâtre baroque français et italien mâtiné de suaves et délicieux marivaudages, le metteur en scène propose à Angers Nantes Opéra une nouvelle production qui est aussi une commande passée au compositeur contemporain, **Kurt Bikkembergs.**



Le spectacle met en scène les choristes d'Angers Nantes Opéra, seuls porteurs des climats musicaux, et donc a cappella sur

les planches, évocateurs des choeurs traditionnels slaves qui ressuscitent l'atmosphère enneigée enivrante d'un Tchekhov intime et introspectif, proche du cœur de ses personnages. **Dirk Opstaele** traverse les intrigues recomposées des 5 pièces célèbres du dramaturge russe : Ivanov, La Mouette, Oncle Vania, Les Trois Sœurs, La Cerisaie … toutes évocations d'un monde à l'agonie où des individus souvent hébétés impuissants mais d'une résignation bouleversante demeurent frappés d'inactivité, comme de contemplation pudique.
Leur donnent la réplique les comédiens de la troupe fondée par Dirk Opstaele, Leporello, qui ressuscitent l'esprit fantaisiste parfois surréaliste de la commedia della arte filtrée par l'imaginaire belge : des acteurs funambules en mal d'enfance, naïfs et touchant par leur profonde et pudique nostalgie.

création, opéra contemporain
Kurt Bikkembergs, compositeur
Dirk Opstaele, mise en scène
Tableaux chantants pour 12 comédiens et choeur a capella
D'après le théâtre de Tchekov (1860-1904)
Création mondiale
le 19 janvier 2014 à Nantes



Nantes / Théâtre Graslin
dimanche 19, mardi 21, jeudi 23, vendredi 24, dimanche 26 janvier 2014
Angers / Grand Théâtre
jeudi 13, vendredi 14, dimanche 16 février 2014
en semaine à 20h, le dimanche à 14h30

Pour Dirk Opstaele, le théâtre de Tchekhov fourmille d’une secrète mélancolie face à une monde en dilution. Comme si les personnages convoqués dans cette fabuleuse tchekhoviade nous tendaient la main, frères d’une odyssée qui se poursuit encore de nos jours, entre aspiration au renouveau et profonde nostalgie extatique, entre repli et mouvement :

» L’œuvre foisonnante d’Anton Pavlovitch Tchekhov – plus de six cents textes publiés de 1880 à 1903 – fleurit de modernité sur le terreau d’une Russie déliquescente. Son écriture s’est nourrie de son histoire, ses parents fils de serfs, la violence d’un père religieux, la résignation d’une mère, l’enfer de la pauvreté. À ses propres tourments, jamais apaisés, Tchekhov mêle ceux de ces patients que son métier de médecin lui permet de confesser autant que de soigner, tourne en dérision les conservatismes de l’empire qui gâtent les esprits. Et quand son ami Maxime Gorki s’enflamme après Oncle Vania : « Je me suis mis à trembler d’admiration devant votre talent, et de peur pour les hommes, pour notre vie blême, misérable », il répond sans tarder : « Ma pièce n’est pas un drame, mais une comédie, et, par moments, même une farce ». »

La dernière Fête

création

Tableaux chantants – pour douze comédiens et chœur a cappella.
Conception et livret de Dirk Opstaele, librement inspirés de Ivanov, La Mouette, Oncle Vania, Les Trois Sœurs, La Cerisaie de Anton Pavlovitch Tchekhov (1860-1904).Créé au Théâtre Graslin de Nantes, le 19 janvier 2014.
Direction musicale : Xavier Ribes

Mise en scène et scénographie : Dirk Opstaele

Costumes et accessoires : Koen Onghena

Chœur d’Angers Nantes Opéra

Direction Xavier Ribes

Ensemble Leporello

Andrea Bardos, Wim Danckaert, Charlotte Deschamps, Mieke Laureys Gilles Le Roy, Koen Onghena, Vital Schraenen, Annelies Spanoghe, Elise Steenackers, Machteld Timmermans, André Van Leuven, Dieter Verhaegen

La musique de La Dernière Fête est une commande d’Angers Nantes Opéra et de l’Ensemble Leporello à Kurt Bikkembergs.
Coproduction Angers Nantes Opéra, Ensemble Leporello.
[Spectacle en russe avec surtitres en français]

Illustrations : Jeff Rabillon © 2014

Informations
Réservations